

William Wordsworth

Le Prélude

livre I

traduit par Maxime Durisotti, mai 2009

Le Prélude ou *La Croissance de l'esprit d'un poète* est une vaste entreprise autobiographique que William Wordsworth (1770-1850) n'a cessé d'élaborer puis de retravailler toute sa vie. Ce devait n'être qu'une partie d'un plus vaste poème, *The Recluse* (*Le Reclus*), mais il trouva son autonomie et devint l'un des principaux chantiers du poète.

Trois versions sont aujourd'hui disponibles : la première, encore courte (deux livres), date de 1799 ; la seconde, en treize livres, est de 1805 ; et enfin celle de 1850, en quatorze livres. C'est cette dernière version qui fut d'abord publiée, à la mort du poète, par sa femme.

Les versions antérieures, découvertes et éditées au cours du XXe siècle, n'ont d'abord été connues, à tout le moins, que du seul cercle familial (l'épouse Mary et Dorothy la sœur) et amical : Coleridge, bien sûr, le dédicataire du poème, l'ami interpellé si souvent au fil du texte. J'ai travaillé sur l'édition de Jonathan Wordsworth (descendant d'un jeune frère du poète) : *The Prelude. The Four Texts* (Penguin Classics, 1995). Cette édition porte à notre connaissance un poème, bien plus court (150 vers) datant de 1798, « Was it for this » : son texte constituera l'ouverture de la version de 1799, puis sera retravaillé et inséré au sein du livre I des versions ultérieures, lesquelles donneront surtout un référent à ce « this », elles expliqueront la source du questionnement et en prolongeront l'ambition.

Les retouches qu'a faites Wordsworth sur la version de 1805 semblent vouloir réfréner les ardeurs et l'insouciance de la jeunesse, en conférant ici une certaine rigidité, là une certaine pompe, qui font regretter la spontanéité de jadis, quand l'envie de démontrer ou de moraliser travaillait moins Wordsworth. La version de 1805 se distingue par sa fraîcheur, et tout ce qui trahit encore un manque de contrôle de la part de l'écrivain ; c'est celle qui a été retenue pour cette traduction.

*

Je remercie chaleureusement Marc Porée pour les conseils et les éclaircissements qu'il m'a donnés, sans quoi il m'eût été impossible d'achever ce travail. Je remercie également Marie Brogly pour sa patiente relecture.

Wordsworth : comment être poète ?

*As high as we have mounted in delight
In our dejection do we sink as low,*

« Resolution and Independence », 1802

Poète marcheur, errant, nuage solitaire, Wordsworth est un homme de lieux. Grasmere, Yarrow, toute une grappe de noms attachés au sien, de lieux hantés, immortalisés, baptisés par lui : le célèbre champ de jonquilles, le vallon d'Emma, le rocher de Joanna. Wordsworth est aussi l'homme d'un lieu : la région des lacs, qui donna son pli originel à sa sensibilité ; qui identifia le groupe de poètes dont Wordsworth reste peut-être le plus célèbre ; une région, enfin, pour laquelle il rédigea un guide où l'on retrouve, dans le récit de ses excursions, son goût des méditations et ses descriptions émerveillées, son attention à chaque variation de lumière ou de couleur, cette intimité, cette familiarité unique avec la nature. Le *Lake District* : des falaises qui sont comme un terrain d'épreuves pour le jeune enfant, des étendues vertes qui s'ouvrent devant lui, comme un appel du grand destin qu'il doit accomplir. Et l'eau, bien sûr, les rivières, les biefs et les mares où il plonge nu, comme pour revivre indéfiniment la joie du baptême.

Très tôt dans l'histoire de la poésie, Wordsworth perçoit le statut déterminant de l'enfance dans la vie d'un homme, *Le Prélude* s'efforce d'explorer et d'entretenir cette mémoire de l'enfant qu'il a été. Le livre I revient sur quelques-uns des moments marquants de cette époque d'intense sensibilité ; mais le traitement de cette matière s'opère à l'occasion d'un recours plein d'angoisse, d'une quête de la confiance perdue, au moment où les fondements de la subjectivité semblent complètement ébranlés. C'est ce moment négatif, ce faux départ, et l'issue trouvée, que je vais tenter d'explorer en guise d'introduction.

Il y a une démesure chez Wordsworth, un débordement d'énergie déroutant. Une inquiétante crue de la parole, si je puis dire, eu égard à l'éternelle affection du poète pour les rivières et les lacs de son enfance. Et la cause, sans doute, de quelques longueurs : Wordsworth le sait, qui souhaiterait que le dédicataire privilégié du poème, son ami Coleridge, ne trouve pas qu'il « ha[s] lengthened out / By fond and feeble tongue a tedious tale. » Bien qu'il sache que son poème n'est pas un fastidieux récit, il avoue ainsi sa difficulté à maîtriser sa plume. « Fond and feeble » : voilà, en ses contradictions, le poète résumé ; enthousiaste et faible, passionné, exalté, mais incapable de contrôler ses visions et ses humeurs, faible car il ne sait résister à ses accès d'intempérance. L'objectif central du livre I est de parvenir à maîtriser ce flux qui le submerge, écouter son désir, bien sûr, mais pour le dominer et en rendre le travail profitable. Il est pénétrant de voir, au cours de ce livre I, un poète s'amender si souvent de son enthousiasme ; un troublant soupçon s'est abattu sur la poésie, qui en rend l'exercice épuisant et douteux. Voilà posée sous un angle inédit la question de la vocation poétique.

C'est un accès de joie que tente d'abord d'exprimer la poésie, la confiance en soi qu'a innocemment procurée cette « gentle breeze » qui a battu contre la joue du poète

et l'a béni. Mais la lyre s'emballa et c'est, déjà, un débordement, un trop-plein, un geste immaîtrisé que le poète regrette : « What need of many words ? » Wordsworth est incapable de s'adonner à la joie présente sans que ne vienne la contrarier le désir de mettre en mots, et la transformer en insatisfaction. Il aurait aimé savoir vivre dans la simplicité et l'évidence des choses, mais la vie ne suffit pas. Une célébration lyrique doit venir compenser ce défaut douloureux : « But speedily a longing in me rose ». « A longing », qui est bien sûr une aspiration, le vœu d'accomplir un grand projet, ; mais c'est aussi, me semble-t-il, la révélation d'un manque, un soupir d'*impatience* – c'est ainsi que j'ai choisi de traduire « longing », qui annonce déjà, plus encore que la noblesse spirituelle de l'ambition, l'ambiguïté du travail poétique, voué, semble-t-il, à ne satisfaire d'abord qu'un nerveux appétit. Qui révèle un désir et rend sensible cette démesure encore sous-jacente, ce bouillonnement souterrain difficile à contenir.

Que faire de cette ambition et de ce souffle ? Il a tenté de reprendre le flambeau de la poésie, il confie s'être essayé à l'épopée, au poème philosophique, à la réécriture des légendes ou des chroniques historiques : des tentatives que n'ont pas manqué de renverser, au final, un doute fatal, une « pensée creuse » (« hollow thought »). Quelque chose s'achève, avec Wordsworth, qui est la dévotion du poète à un thème, la subordination de son talent à ce thème. Milton, qu'il connaît par cœur et qui infuse presque inconsciemment sa poésie, avait récrit la Bible. Chez les Romantiques, Byron saura s'inventer des répondants allégoriques, Don Juan, Harold, qui lui permettront d'assumer cette exploration de l'individualité qui caractérise la modernité. Wordsworth, lui, doit faire front à cette impossibilité à trouver un thème. Sa matière lui échappe, ses productions sont inconsistantes, « shadowy and unsubstantial » ; comme si la liberté ou la patrie n'étaient plus des sujets suffisants, et qu'il leur manquait quelque chose pour leur redonner un sens, une réalité.

Quelle stupeur, tout d'abord, devant cette désertion de la poésie ; à quoi bon une enfance bénie par la nature, si c'est pour aboutir à cette stérilité ? « Was it for this... » : *Tout ça pour ça...* c'est ainsi que j'aimerais traduire la question que se pose Wordsworth, presque au milieu du livre I, son centre de gravité (c'est elle qui appelle l'anamnèse). L'anglais n'est pas aussi cru, mais ce serait rendre justice au poète de rappeler ainsi la dureté de l'angoisse qu'il a éprouvée. Il y a, dans ces mots, ainsi que dans le détail que fait Wordsworth du débat intérieur qui l'a paralysé, la menace d'un désarroi nietzschéen. « Was it for this... », c'est le gouffre de la haine de soi qui menace l'individu, dont la mémoire pourrait bien n'être qu'une collection de moments heureux épars, à quoi rien ne vient finalement donner d'unité ou de sens. Dont la confiance en soi et les aspirations pourraient bien n'être que des leurres ; est-ce une véritable étincelle de génie qui m'anime, se demande-t-il, ou bien la vaine recherche de la gloire ? C'est, implicitement, la question de la transcendance ; l'enthousiasme, privé d'un contenu qui l'actualise, se révèle n'être qu'une pulsion, une « démangeaison d'écrire » ; les ambitions les plus nobles se dissipent comme une nuée d'illusions, laissant l'individu à sa triste réalité. C'est à Wordsworth qu'il échoit d'éprouver durement, et comme sans recours, cette mutation ; ses essais infructueux lui découvrent le génie à l'état brut, énorme, embarrassant, indomptable. Un flux que plus rien ne sait contenir, à quoi rien n'offre la chance d'une transformation profitable. Et l'angoisse qu'il éprouve est inédite : comment être poète ? Qu'en est-il de la poésie quand l'individu reste la seule virtualité en jeu ? Comment dompter ce cœur capricieux, cette « human waywardness », comment s'en remettre au « wavering balance » de l'esprit ? Grande solitude que celle de Wordsworth, qu'anime un puissant désir de

poésie, mais qu'obsède un sentiment d'inconsistance. Solitude d'une conscience à qui il échoit de se prendre en charge, qui ne trouvera de matière pour sa poésie que dans la profondeur de sa mémoire. Il se trouve acculé à une réinvention du geste poétique qui demande tout à la fois d'assumer une vie et de se définir une éthique. La tâche, pour le moins nouvelle, le paralyse.

Cette stérilité est d'autant plus embarrassante qu'elle renforce le sentiment d'inutilité du poète qui peine à trouver sa place dans une société en mutation, désormais industrielle et marchande. La Grande Bretagne est le pays qui connaît le plus précocement sa révolution industrielle ; le pays d'Adam Smith et de Watt acquiert dès la fin du XVIII^e siècle un degré d'avancement inégalé en Europe. Et sans doute ce climat propice au progrès, où les mentalités évoluent, où se redéfinissent les rôles de chacun, a-t-il inconsciemment travaillé le poète. Un malaise qu'il a exprimé dans « Resolution and Independence », un poème de 1802 :

My whole life I have lived in pleasant thought,
As if life's business were a summer mood ;
As if all needful things would come unsought
To genial faith, still rich in genial good ;
But how can He expect that others should
Build for him, sow for him, and at his call
Love him, who for himself will take no heed at all ? ¹

La représentation que Wordsworth se faisait du poète et de la vie de poésie se trouve éprouvée au feu d'un discours inédit. Comme si le poète sentait la force aliénante de l'idéologie : « life's business », « needful things », « to take heed [for oneself] » : des mots que la société industrielle s'approprie et redéfinit, rendant le poète à sa propre caducité. L'amour et la célébration de l'été généreux ne sont plus des occupations suffisantes au regard des nouvelles valeurs, il faut construire, semer, récolter, bref, travailler, se prendre en charge, afin de produire des choses nécessaires, vitales. Wordsworth, dans son accès de confiance initial, ne s'imaginait pas « settler », colon exploitant la terre, mais jouissant des biens de la « genial » nature, bienveillante, généreuse, féconde. Un anachronique rêve d'Eden, que l'on comprend mieux à l'aide de Milton : le début du *Prélude* cite textuellement la fin du *Paradis Perdu*. Wordsworth s'identifie ouvertement, au début de son poème, à Adam et Eve tels que Milton les décrit, découvrant la terre qui s'ouvre à eux :

They looking back, all th'eastern side beheld
Of Paradise, so late their happy seat,
Waved over by that flaming brand, the gate
With dreadful faces thronged and fiery arms:
Some natural tears they dropped, but wiped them soon;
The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide:
They hand in hand with wand'ring steps and slow,
Through Eden took their solitary way.²

¹ « Ma vie entière je l'ai consacrée au doux penser, / Comme si la douceur estivale pouvait remplir une vie ; / Comme si toutes les choses nécessaires devaient s'offrir d'elles-mêmes / A cette foi généreuse, toujours profuse en biens généreux ; / Mais comment peut-il attendre des autres qu'ils / Construisent pour lui, sèment pour lui, et qu'à sa demande / Ils l'aiment, lui qui refuse de se prendre en charge ? »

² John Milton, *Paradise Lost*, XII, 641-649. « Ils regardèrent derrière eux, et virent toute la partie orientale du Paradis, naguère leur heureux séjour, ondulée par le brandon flambant : la porte était obstruée de figures redoutables et d'armes ardentes. // Adam et Eve laissèrent tomber quelques naturelles larmes,

Wordsworth écrit de même « The earth is all before me ! » au début du *Prélude*, il se demande aussi quel lieu l'abritera, quel sera son « place of rest ». Contrairement à Adam et Eve, chassés du Paradis, c'est d'un enfer qu'il s'est échappé, « from yon city's walls set free », il n'a pas de « natural tears » à verser en pensant au Paradis perdu. Le soupçon d'angoisse qui traverse Adam et Eve, hantés par leur Chute, est remplacé chez Wordsworth par une énorme confiance, il est armé d'un cœur « Joyous, not scared at its own liberty » ; leurs pas hésitants et lents sont remplacés par une marche insouciant, « careless steps ». Comme s'il voulait esquiver, annuler cette angoisse fondatrice, s'affranchir de la mémoire du péché. Etrange confusion, semble-t-il, que cette reprise de Milton – confusion que l'expérience ne tardera pas à accuser : ces biens qu'il pensait éternels, il faut aujourd'hui les cultiver soi-même, la vie n'est pas cet « endless store of things / Rare ». Il rêvait à des « Active days, of dignity and thought », mais aujourd'hui l'action et le rêve ont divorcé, comme le dira Baudelaire un demi-siècle plus tard ; en tout cas ce n'est désormais plus être *actif* que de se livrer à la pure pensée, et d'attendre que les biens, si je puis dire, tombent du ciel.

On comprend sans mal que dans la strophe suivante de « Resolution and Independence », Wordsworth évoque Chatterton, « The sleepless soul that perished in his pride », figure tutélaire de ceux que les mutations de la société désarment, l'astre à qui son orgueil blessé fait préférer le suicide à la compromission. Vigny aura recours à la même figure, au début des années 1830, pour exprimer ce conflit des valeurs, cette difficulté du poète à retrouver sa place au sein d'une société qui considère sa peine avec condescendance :

Eh ! cependant, n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux jour et nuit ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher [...] Si vous saviez mes travaux !³

La poésie, elle aussi, est un travail, une contribution vouée à la collectivité, et ses peines ne valent pas moins. Mais ce qui est clairement dénoncé par Vigny n'est qu'à moitié conscient chez Wordsworth. Toujours dans cet esprit, c'est à la faveur d'un ironique jeu de mots implicite, dans ce livre I du *Prélude*, qu'il exprime le mieux cette difficulté à trouver sa place. Il se compare, n'ayant rien écrit de valable, au « false steward who has much received / And renders nothing back. », au mauvais intendant de la Bible (Matt. 25:14-30) qui enterre les talents que son maître lui a confiés plutôt que des les investir. Wordsworth a reçu un talent poétique qu'il n'a pas su faire fructifier. Mais au delà du jeu de mots, c'est la question de l'investissement qui travaille le poète, qui cherche justement à opposer, à la forme capitaliste de l'investissement, une forme spirituelle de progrès. L'ironie du jeu de mots implicite est un autre signe de cette aliénation des valeurs dont est victime le poète. Il est rendu à son inutilité au sein d'une société dont il n'assume pas le nouveau fonctionnement, à la terrible contradiction d'un indéniable talent dont rien n'atteste la vraie valeur.

qu'ils essayèrent vite. Le monde entier était devant eux, pour y choisir le lieu de leur repos, et la Providence était leur guide. Main en main, à pas incertains et lents, il prirent à travers Eden leur chemin solitaire. » (traduction de Chateaubriand.)

³ Alfred de Vigny, *Chatterton*, I, 5

A la logique de l'intérêt financier qui démultiplie la valeur de l'argent, répond celle de la maturation de l'être qui engrange les expériences et les sensations, en attendant qu'une « *maturer season* » les rappelle, « *to impregnate and to elevate the mind.* » Wordsworth est en effet le poète des remémorations créatrices, des « *recollections* » – Tintern Abbey est le plus célèbre exemple. Mais l'attente de ces vendanges du sens est dure, qui laisse le poète à des promesses : des « *gleams like the flashing of a shield* », ou d'autres « *gleams of light* », les signes d'une aube qui ne se lève jamais et rend le poète à sa pulsion d'écrire, à son incompréhensible besoin de poésie, à la stérilité de son *talent*. *A ça. To this.*

Le pouvoir aliénant du nouvel ordre social est tel que ce qu'il voudrait vivre comme une saine patience lui apparaît comme une lâche procrastination, que ce qu'il aimerait encore pouvoir nommer une joyeuse et profitable errance, « *a pleasant loitering journey* », il ne peut l'entrevoir que comme un plaisir solitaire, dissident. Comme si le mode de vie idéal du poète ne pouvait plus exister que dans les marges ridicules du temps industriel et productif ; les mots qui le définissent, rêverie, insouciance, vacance, souffrent une coloration péjorative, marqués du sceau de la conscience moderne : « *vacant musing* », « *unreproved neglect* », « *deliberate holiday* ». A tel point qu'il vaudrait mieux ne jamais avoir cherché à engranger des heures « *given-up* », dédiées, dépensées – perdues à ces vaines activités. Avant de pouvoir jouir glorieusement de cette « *majestic indolence* » dont il parle au livre VIII, Wordsworth éprouve la concurrence de l'*otium* par le *negotium*, le premier dévalorisé au profit du second par la société moderne. La vie de poésie, finalement, n'est-ce pas dérisoire, décalé, pure fantaisie :

Besides, am I fanciful when I would extend the obligation of gratitude to insensate things ? May not a man have a salutary pleasure in doing something gratuitously for the sake of his house, as for an individual to which he owes so much [...] ⁴

La question est rhétorique, bien sûr, mais trahit une angoisse véritable. – Enfin, la retraite à Grasmere avec Dorothy n'est-elle pas un aveu de faiblesse, comme le signe d'un instinct farouche qui pousse à fuir devant l'injonction sociale. Bien sûr l'aménité du lieu est joyeusement célébrée, dans « *Home at Grasmere* » notamment. Mais il y a aussi la conscience d'avoir adopté un mode de vie marginal : à sa belle-sœur Joanna, Wordsworth dédie un poème dans lequel il rappelle la passion de cette personne pour la nature, bien qu'elle ait été élevée à la ville ; « *Yet we who are transgressors in this kind, / Dwelling retired in our simplicity [...]* ». Oui, un soupçon de culpabilité ne manque pas de le troubler parfois, et peut-être, de lui rappeler cette facilité de la retraite, le souhait un peu fou de retrouver l'Eden.

Et cette tentation de la retraite absolue, du détachement même d'avec la poésie, est présente dans le *Prélude* : peut-être vaudrait-il mieux ne jamais avoir désiré la gloire poétique, plutôt que de subir l'éprouvante succession de la fièvre créatrice et du découragement. Ce caractère instable, d'un homme qui passionnément écrit des vers que, dégoûté de soi, il déchire ensuite, nul doute que cette nouvelle mentalité l'a poussé à bout, qui n'accorde de valeur qu'à l'effort, la peine. Les conditions

⁴ William Wordsworth, lettre à Coleridge du 24 décembre 1799, dans Dorothy and William Wordsworth, *Home at Grasmere*, édition de Colette Clark, Penguin Classics, 1978 (première édition chez Pelican Books, 1960), p. 18 – « D'ailleurs, suis-je fantaisiste à vouloir étendre le devoir de gratitude à des choses inanimées ? Un homme ne peut-il pas trouver un plaisir salutaire en faisant quelque chose gratuitement, pour l'amour de sa maison, comme à l'égard d'un individu dont il serait grandement redevable [...] »

socioéconomiques font de sa prétention poétique une pulsion embarrassante, elles accroissent la haine de soi et engrainent la névrose, dont elles amplifient l'effet paralysant.

Avant d'être le grand tournant du livre I, « Was it for this » est un poème de 1798, qui est en quelque sorte, la strate textuelle la plus profonde du *Prélude*. Les cent cinquante vers de ce poème se retrouveront ensuite, retravaillés çà et là, entrecoupés de nouvelles laisses de vers, et bien sûr intégrés au sein d'un plus vaste poème dans la version de 1805. Si « Was it for this » interroge en 1805 la stérilité du poète que Wordsworth vient de déplorer, en 1798, cette question ouvrait le poème, et rien ne permettait de savoir à quoi faisait référence le « this », ce qui était dénigré. Le travail d'élaboration du *Prélude* aura permis de mettre à distance sa paralysie, de lui faire droit au sein de sa poésie, et d'aller au delà du geste fébrile de compensation du premier poème.

Ce que nous décrivons aujourd'hui comme des déterminations historiques ou psychologiques de la parole, le poète, les a éprouvées comme un vent contraire, contre lequel il avait le devoir de résister. Bien que ce vent l'ait un moment désarmé, il n'a pas baissé les bras, et lui opposa un espoir, une confiance. Il sut même, grande leçon de poésie, ne pas cantonner son travail à cette seule lutte, guidé qu'il était par la ferme sensation qu'une couche plus profonde de sa conscience demandait à être découverte.

L'anamnèse qu'il entame afin de retrouver les fondements de la confiance perdue prend la forme d'un récit des expériences qui ont imprimé en lui le sceau d'une singularité. Il ne s'agit pas seulement de rappeler un sentiment de communion avec la nature, mais surtout sa puissance de domination. Ce que le poète va puiser, « fetch », c'est une *autorité*, à la fois une puissance à éprouver, et une volonté créatrice, une signature. Les mots « ministry », « ministration », « discipline », « intentions » évoquent un *projet* de la nature, dont l'enfant est le destinataire, et le poète la forme finale. La nature, donc, travaille l'enfant au corps, lui offrant des extases sublimes, et d'autres effrayantes : « I grew up / Fostered alike by beauty and by fear » : également instruit, élevé, travaillé – nourri, allaité, voudrais-je même dire – par la beauté et l'effroi. Ces extases marquent sa chair (« stamped », « impressed »), constituant peu à peu, au fond de sa mémoire, ce dépôt qui va mûrir, et prendre sens plus tard. Le talent enfoui, mais non stérilement. C'est ce processus qu'il exprime dans ces vers célèbres de *Tintern Abbey* :

[...] well pleased to recognize
In nature and the language of the sense,
The anchor of my purest thoughts, the nurse,
The guide, the guardian of my heart, and soul
Of all my moral being.⁵

Cette autorité double, l'enfant y consent avec plaisir, qui connaît à la fois les joies sensuelles de la baignade et de la caresse solaire, puis livre son corps nu à l'orage, ou se laisse presque emporter par le vent qui rugit à ses oreilles, quand il grimpe au

⁵ « bienheureux que je suis ! de reconnaître / Dans la nature et le langage des sens / L'ancrage de mes pensées les plus pures, la nourrice, / Le guide, le gardien de mon cœur, et l'essence / De tout mon être moral. »

sommet des montagnes. Tout un parcours d'épreuves dont, fait remarquable, le poète n'oublie jamais de rappeler l'ambiguïté, ou la sanction par l'étrange. Tout se passe comme si, naturellement, naïvement, l'écriture de Wordsworth cherchait toujours à rendre sensible les aspérités, les irrégularités du tissu de la mémoire, faisant de brusques saillies pour échapper à la complaisance de celui qui évoque ses souvenirs. Toujours ouvert au soupçon dans sa parole, Wordsworth se permet ainsi de faire œuvre de lucidité ; la concurrence des voix, qui un moment l'a paralysé, devient en fait profitable. Nombreux sont les moments, où la poésie, dans son emballement inspiré, garde le souci de la profondeur de l'être et l'ouvre à sa part d'inconnu. Pour reprendre les très beaux vers d'Yves Bonnefoy : « Mais des courants prenaient, silencieux, / Ses mots vers plus avant que lui dans la conscience ⁶ » Par exemple, quand il embarque à bord d'un esquif rencontré au hasard d'une de ses courses d'enfant, Wordsworth se met à ramer à plein bras « Even like a man who walks with stately step / Though bent on speed. » Une allure digne, un pas noble, mais aussi, qui palpète là, au bord de la conscience, l'appétit de la vitesse, une soif, un vœu d'ivresse. La concessive, qu'il emprunte textuellement à Milton⁷, fait surgir dans le texte une pulsion, découvre un gouffre intérieur. Et quand une immense falaise noire surgit et semble le poursuivre, le contraignant à faire demi-tour, cela sonne comme une admonestation. Plus généralement, il y a toujours quelque chose qui vient troubler la paix du souvenir, jeter la confusion : non loin, le crissement du bloc de glace qu'il compare au hurlement des loups ameutés ; le cerf-volant qui s'écrase, comme « recraché » par l'orage ; ce sont ces « sounds of melancholy » que mêlent au couchant les collines à l'écho du vacarme des enfants, ou bien le bruit étouffé de pas qui semblent le poursuivre. Une réponse, une menace, un arrachement, qui empêchent la poésie de se laisser prendre au piège de la nostalgie.

Ce livre I du *Prélude* offre donc un premier acte de remémoration créatrice, qui aboutit presque toujours à ces moments de perplexité, ces alarmes, ou bien rappelle la profondeur de la marque faite en soi par les émotions ressenties. Il me semble que Wordsworth s'ouvre, au fil de son poème et comme inconsciemment, à la voix du corps, ce qui explique cette fébrilité de la plume, ces bifurcations imprévues. Les embarrassantes pulsions d'écriture et de poésie interféraient avec ses ambitions spirituelles et en menaçaient la valeur ; mais ces dernières sont sauvées finalement, au prix d'une conversion qui leur demande d'assumer la mémoire et l'épaisseur de la chair. Cette conversion signifie *de facto* l'abandon du rêve édénique initial ; c'est un autre Paradis qu'il va découvrir, un paradis intérieur, pour reprendre l'expression de Milton, ou plutôt, de l'ange Michel à Adam :

[...] add faith,
 Add virtue, patience, temperance, add love,
 By name to come called charity, the soul
 Of all the rest: then wilt thou not be loath
 To leave this Paradise, but shalt possess
 A paradise within thee, happier far. ⁸

⁶ Yves Bonnefoy, « Un souvenir d'enfance de Wordsworth », *La longue chaîne de l'ancre*, Mercure de France, 2008, p. 129

⁷ *Paradise Lost*, XII, 2

⁸ John Milton, *Paradise Lost*, XII, 582-587 – « ajoute la foi, ajoute la vertu, la patience, la tempérance ; ajoute l'amour, dans l'avenir nommé charité, âme de tout le reste. Alors, tu regretteras moins de quitter ce Paradis, puisque tu posséderas en toi-même un Paradis bien plus heureux. » (traduction de Chateaubriand)

Ce que Wordsworth, quant à lui, est « loth to quit », ce sont ces « recollected hours », qui ont le charme, écrit-il, des « visionary things », des visions intérieures. Au rêve édénique qui l'a égaré, Wordsworth substitue le paradis intérieur de l'enfance. Les « spots of time » qui la constituent sont ces talents enfouis, dont la poésie va révéler la maturation, la fructification : la croissance morale et esthétique de l'individu. Wordsworth opère une redéfinition, une réorientation de l'acte poétique, qui devient l'exploration d'une subjectivité, l'assomption d'une mémoire et d'un corps : la tentative d'opérer par la seule force d'un chant lucide la transmutation d'une vie en destin.

Traduction, révélation, patience

Le travail du traducteur est plus long qu'on l'imagine, il semble même infini, c'est l'un des plus décourageants. Lire, relire, corriger inlassablement, chercher dans sa langue ce mot qui n'existe pas et n'existera probablement jamais... quand ce n'est pas tout simplement le sens qui nous résiste et se dérobe à tous nos raisonnements. En traduction de poésie, je me dis souvent que la réponse, justement, doit être *poétique* : le dictionnaire nous donne les sens de chaque mot, mais quel dire sous-jacent les place dans cet ordre qui m'échappe ? Il faudrait alors pouvoir se reculer comme on le fait devant une toile dont nous percevons trop les détails. Faire quelques pas en arrière, laisser les traces du pinceau se dissiper dans la masse, pour appréhender de façon globale le travail du peintre. Combien de toiles gagnent ainsi à être observée avec un peu de distance ; il devient moins important qu'une scène s'y raconte ou que les contours y soient nets que de percevoir les masses de couleurs, les flux d'énergie, les harmonies, les lignes ; y porter presque un regard qui abstrait pour chercher à percevoir le geste principal, originel. Il faut donc lire, relire bien sûr le poème étranger, mais tenter de ne pas se cantonner aux quatre mots problématiques, de chercher leur place dans le cours naturel du poème. Tel est le travail du traducteur, sa tâche, si je puis à mon tour définir ce mot.

J'eus au tout début de mon travail sur *Le Prélude* la tentation de le traduire en prose. Conforté par l'exemple de Chateaubriand, ou plus récemment de Bonnefoy qui traduisit les poèmes de Shakespeare en prose (bien qu'il soit revenu plus tard sur ce choix), je pensais que la prose convenait à Wordsworth. Il me semble après réflexion que c'était une erreur, et que la prose est tout à fait impropre.

Pourquoi la prose ? *Le Prélude* est un poème exceptionnel, unique en son genre. Du point de vue formel, il semble rester dans le sillage des longs poèmes narratifs anglais. Mais à peine veut-on rattacher *Le Prélude* à cette tradition que l'on découvre les limites d'une telle comparaison, car le propos de Wordsworth, lui, est nouveau. Il n'a d'autre thème que lui-même, il est lui-même le héros de son épopée. *Le Prélude* est donc composé de lisses de vers, plus ou moins longues, au fil desquelles se déploient de très longues phrases, et à la fin desquelles le début n'est pas toujours resté en mémoire. L'extrême longueur des phrases fait que s'en étiole dans la conscience du lecteur la structure logique. D'où la tentation de la prose, plus apte à gérer de vastes contenus, à coordonner et articuler de nombreuses propositions. La tentation de répondre à la longueur des lisses anglaises par d'épais paragraphes français où un fort marquage logique viendrait aider à dispenser sans peur l'énormité du contenu anglais, ses accumulations, les différentes directions empruntées. Multiplier les relatives, les relier et les coordonner, bref, ordonner. Ce n'est qu'après avoir traduit un peu plus de deux-cents vers en prose que je me suis rendu compte des raisons qui avaient motivé cette décision. Finalement, ce n'était qu'une mécompréhension du geste de Wordsworth. Car il s'agit ni plus ni moins d'une esquivance, et de l'absorption de la matière poétique anglaise par une forme et une tradition françaises d'écriture. Traduire demande qu'au moins nous essayons de nous émanciper de notre mémoire littéraire, afin d'offrir la possibilité au texte étranger de surgir. C'est lui qui doit mettre en danger

notre écriture, révéler ses limites et, peut-être, mettre en lumière de nouvelles possibilités.

Wordsworth demande une traduction en vers, car lui-même fait un puissant et pénétrant usage du vers. Et si les articulations logiques semblent perdre de leur pouvoir au fil des lignes, cela est contrebalancé par la force de chaque vers. Le génie de Wordsworth tient notamment dans sa grande facilité à faire couler son propos de l'un à l'autre vers, ainsi les ruisseaux et les rivières qui l'ont fasciné dans son jeune âge. Une liquidité dans l'enchaînement des vers qui ne doit pas faire oublier la dimension d'événement de chaque vers. C'est la nature de la langue anglaise qui permet cela ; l'iambe fait entendre une pulsation de vie. Comme l'a remarqué Yves Bonnefoy, on entre beaucoup plus vite dans une parole poétique en anglais qu'en français. Quelques mots suffisent, rendant sensible l'alternance entre les brèves et les longues, et c'est un vertige qui nous aspire. Le français n'offre pas les mêmes ressources, et l'alexandrin a marqué si profondément les consciences qu'il est devenu presque une structure fondamentale de la langue, une de ses formes essentielles d'incarnation littéraire. Mais il cache un décompte de syllabes dont la fatalité est connue et anticipée par le corps (de l'écrivain comme du lecteur), ce que renforce la contrainte rimique. Et les grands poètes se reconnaissent notamment à leur manière de réinventer l'alexandrin, de donner vie à ce décompte fatal. La poésie de Mallarmé (et toute sa pensée du vers) prouve la tendance à se refermer sur soi de l'alexandrin. Jouve est peut-être celui qui aura poussé le plus loin les virtualités du vers français, qui l'aura génialement distordu et percé de gouffres.

Un vers anglais, au contraire, c'est un coup de fouet, une flèche lancée. On voudrait presque croire, en lisant Wordsworth, que la poésie ne se distingue plus de la parole commune, alors qu'en français, le travail de versification, toujours visible, empêche même le rêve d'une telle réconciliation. L'œuvre étrangère se déploie sur un horizon lointain, comme dans la lumière d'une plus grande vérité. Et puis il y a le chatolement de la matière linguistique étrangère, sa rythmique toujours nouvelle et inattendue ; c'est toujours d'abord une musique avant d'être un discours. C'est, sans doute attiré, séduit par tout cela qui semble renouveler un espoir, que le lecteur se fait traducteur. Magie de la parole étrangère ! qui nous arrache une seconde à toutes les déterminations dont nous rend prisonnier notre langue. Une illusion, certes, mais qui doit néanmoins nous guider et nous rendre sensible à l'énergie vitale du texte. Voilà que cet affaiblissement de l'arsenal logique, que je voyais comme un défaut de l'anglais à compenser par mon travail de traducteur, apparaît comme le signe d'une parole qui vit chaque vers comme un nouveau surgissement visionnaire, quitte à assouplir l'empire des connecteurs logiques. Voilà que se lève, dans cette supériorité de la parole humaine sur le discours, la poésie. C'est pourquoi le traducteur n'est pas seulement le transmetteur d'un texte, mais le relais d'une voix.

On dit souvent du traducteur qu'il est le meilleur lecteur, le plus engagé, le plus attentif. Sans doute. Cependant, je voudrais imaginer un instant que le traducteur ne lit pas, mais qu'il écoute, qu'il cherche à entendre. La fréquentation quotidienne et passionnée du texte, la lecture à voix haute indéfiniment recommencée, la lente inscription du texte dans sa mémoire et dans son corps : tout cela le travaille et le modifie.

La plus grande qualité du traducteur me semble devoir être la *patience* : une paisible bienveillance, une disponibilité, un dévouement et une humilité, mais aussi, et

plus profondément, une capacité à subir, à *souffrir*. Le traducteur doit souffrir le texte étranger, en endurer le passage. Une grande parole poétique, c'est un fleuve qui infiltre notre vie et notre mémoire, qui creuse en nous son lit, souhaitons-le, le plus librement possible. Il s'agit d'accueillir les grappes de mots qu'il suscite, les pensées et les images enfouies qu'il réveille et dont il révèle l'urgence. La traduction littéraire, et plus encore la traduction de poésie, est une expérience révélatrice. Révélation, d'abord de ce qui sort de nous : je ne parle pas encore des libertés du traducteur, de ses interprétations ou de ses audaces, de la justesse ou de l'intelligence de sa traduction ; j'en reste à la matière brute que le traducteur extrait de lui-même, le plus naturellement, sans presque aucune action de sa volonté. Récurrence de mots, de rythmes, de formules, de tournures ; quelque chose comme un style, mais non encore maîtrisé. Les traces d'un corps. La libre réponse de son être à la caresse du texte étranger, son écho. Une forme, si je puis dire, de traduction automatique, immédiate, anarchique ; ce qu'ensuite le travail d'écrivain doit reprendre. Quand le travail de traduction s'attache à des voix d'une telle ampleur et d'une telle profondeur que celle de Wordsworth, il demande au traducteur de se mettre en jeu et, en contrepartie, lui donne l'occasion d'approfondir sa conscience de soi.

Oh ! c'est pour me bénir que cette douce brise
Souffle depuis les étendues vertes, les nuages
Et depuis le ciel ; elle fouette ma joue
Et semble à peine consciente de la joie qu'elle dispense.
Oh bienvenue, messagère ! bienvenue, ô mon amie !
L'otage te salue, qui du lieu de sa servitude
S'est échappé, libre enfin des murs de cette ville, là-bas,
La prison qui longtemps le retint captif.
Aujourd'hui je suis libre, affranchi, au grand air,
Je puis élire domicile où il me plaira.
Quel abri saura m'accueillir ? dans quel vallon
Sera mon port ? au milieu de quel bois
Etablirai-je ma demeure, et quel doux ruisseau
De son murmure me bercera jusqu'au sommeil ?
La terre est toute devant moi ! Avec un cœur
Joyeux, et que sa propre liberté n'effraie pas,
Je regarde alentour ; dussé-je n'élire pour guide
Rien de mieux qu'un nuage errant,
Je ne saurais m'égarer. Je respire à nouveau.
Des pensées extatiques, des monuments de l'esprit
Rapidement m'assaillent. Il est ébranlé –
Présent miraculeux que soit ainsi ébranlé
Ce mien fardeau, ce qui en moi est artificiel,
Le poids accablant de bien des jours de fatigue
Qui ne sont plus les miens, et semblent ne l'avoir jamais été
De longs mois de paix (si ce mot bien vague convient
Pour dire toutes les promesses de la vie humaine)
De longs mois d'agrément et d'un plaisir ininterrompu
Remplissent l'horizon ; vers où me tournerai-je ?
Sur une route ou un chemin, ou par les champs ouverts ?
Peut-être une brindille, ou, flottant sur la rivière,
Une quelconque chose orientera-t-elle mon voyage ?

Je suis bien assez libre, car les mois à venir
Sans doute me verront dévoué à des tâches choisies –
Et laisser la mer épuisante pour résider sur le rivage,
Même si je ne cultive pas la terre, au moins je boirai
L'eau des sources, j'arracherai les herbes vertes et je cueillerai
Les fruits frais sur la branche même où ils ont poussé.
Rien de plus – si je ne m'abuse point, cette heure
A apporté avec elle un don qui consacre ma joie,
En effet, me semblait-il, tandis que la tendre haleine du ciel
Soufflait dessus mon corps, je sentis en moi-même
Une brise sœur, suave, créative,
Une brise vivifiante qui passa aimablement
Au-dessus des choses qu'elle avait engendrées, puis grossit
En orage, une énergie démesurée
Qui blesse sa propre créature. C'est un pouvoir
Qui ne vient pas sans être reconnu, une tempête
Qui, mettant fin au gel enduré si longtemps,
Apporte avec elle des promesses de printemps, l'espoir
De jours féconds, de dignité et de réflexion,
De probité dans un champ honorable :
Passions pures, vertu, connaissance et plaisir,
La sainte vie vouée à la musique et la poésie.

Alors, mon ami, moi qui n'avais pas l'habitude de faire
D'une présente joie le sujet d'un poème,
Je répandis ce jour mon âme en strophes mesurées,
Comme celles qu'ici même j'ai consignées.
Aux champs qui s'ouvraient je fis une prophétie :
Spontanément le rythme de la poésie vint vêtir
D'une robe de prêtre mon esprit ainsi distingué,
Elu, eût-on dit, pour de saints ministères.
Quels grands espoirs étaient les miens !
Ma propre voix m'acclamait et plus encore,
L'écho intérieur de l'imparfaite musique.
Je les écoutai toutes deux, de toutes deux tirant
Une confiance réjouie en ce qui devait advenir.

Sur quoi, tout disposé alors
A laisser s'apaiser ce feu, je me mis en marche
Calmement, le pas insouciant, pour arriver enfin
Dans un lieu de verdure ombrageux où, sous un arbre,
Je m'assis, et laissant cours à mes pensées favorites
Je m'installai dans une joie plus aimable.
C'était l'automne, un jour au calme imperturbable,
Que le soleil, descendu de deux heures vers l'ouest
Emplissait d'une chaleur suffisante, un jour
Aux nuages argentés, où le soleil irradiait l'herbe,
Un jour de paix absolue dans le bois abrité

Où je m'étais allongé. J'étais étendu sur le sol
Traversé de maintes pensées dont la plupart encore
Concernaient ma personne. Je fis le choix
D'un tendre vallon vers où tourner mes pas,
Et je crus voir, comme présents à mes propres yeux,
La demeure et le terrain mêmes. Et je ne manquai pas
D'apporter cependant ma foi à un ouvrage
Glorieux, prêt à être entamé sur-le-champ,
Et peut-être achevé là aussi. Longtemps je restai étendu,
Exalté par l'oreiller bienveillant de la terre
Sous ma tête, apaisé par la sensation du sol tiède
Qui me caressait, me rassérénait (sans quoi j'eusse été
Tout à fait perdu au monde) ne voyant, n'entendant rien
Sinon quand ici ou là, parmi la forêt de chênes
Où était mon lit, un gland depuis le feuillage
Tombait, sonore, dans un bruit qui me réveillait.

L'esprit ainsi occupé, je m'attardai là,
Satisfait, et ne me levai pas avant que le soleil
Eût presque touché l'horizon, faisant ainsi
Son adieu à la ville laissée derrière moi, et bien
Qu'en cette heure le hasard m'eût bien mal équipé,
Je partis en direction du vallon que j'avais élu.
C'était un soir splendide et mon âme
Voulut une nouvelle fois exercer la santé
Qu'elle venait de recouvrer. Elle ne souhaitait pas
Qu'Eole vînt à sa rencontre, mais la harpe
Fut bientôt trompée, et les rubans de l'harmonie,
Son hôte, déchirés en sons épars
Avant que le silence ne s'impose : « Qu'il en soit ainsi !
C'est une insulte, dis-je, à ce jour,
De penser à autre chose qu'à la joie présente. »
Tel un paysan je poursuivis ma route,
Sous le soleil couchant, et cessai de vouloir
Que le repos paisible de ce jour se plîât
A un joug servile. Qu'avais-je besoin de tous ces mots ?
Plaisante flânerie que ce voyage qui dura
Deux jours, et me mena au lieu de ma retraite.

J'en dirai peu, ami, sur ce qui s'ensuivit :
L'admiration et l'amour, et vivre
Parmi les choses simples – la réserve infinie de choses
Rares, ou qui semblent telles, rencontrées
Chaque jour partout autour de moi dans le voisinage –
La satisfaction de soi, le calme entier
Et le bonheur intact.
Mais très vite une impatience grandit en moi,
De me tendre tout entier vers un but précis
Par la lecture ou la méditation : soit remplir

De nouvelles réserves, soit arracher les anciennes au déclin
Par une intervention opportune. J'avais encore
De plus grands espoirs : que d'une forme vivante,
Je pourrais vêtir, enfermer dans une demeure visible
Quelques unes de ces ombres de la pensée
Qui çà et là, trop longtemps, ont flotté vaguement,
Et confier peu à peu à de tels êtres
Les nombreux sentiments qui oppressent mon cœur.
Mais j'en fus découragé : des rayons de lumière
Souvent éclatent au levant puis s'éteignent,
Me laissant dédaigné par un ciel qui refuse
De mûrir en aube stable. Si mon esprit,
Se souvenant des tendres promesses du passé
Travaillait volontiers son noble thème au corps à corps,
Son espoir serait vain – où qu'il se tourne il ne trouve
Que des entraves, renouvelées de jour en jour.

Et je ne serais pas mécontent, à présent, de remettre
A plus tard ces grands projets, pour de petites pièces
De plus humble facture. Mais, ô mon ami,
Le poète, tout aimable créature qu'il soit,
Connaît comme l'amant ses heures d'intempérance –
Sa folie le prend qu'il soit malade ou sain, même
Quand aucune angoisse ne le menace, sinon l'indomptable
Désordre de sa propre pensée. L'esprit lui-même,
L'esprit de méditation, certes le plus heureux
Quand pareil à l'hirondelle attentive
Il reste à couvrir, n'y parvient pas toujours :
De plus fiévreux instincts l'agitent, qui l'éperonnent
Comme pour le conduire à travers les bois, en panique.
C'est une passion dont je souffre aujourd'hui ;
Elle dure depuis trop longtemps,
Ce n'est que pour cela que je la déplore.

Tel celui qui voudrait être prêt
Pour un ouvrage d'une telle ampleur, quand je fais
En moi-même une sévère introspection, le résultat
Est souvent enthousiasmant, car jamais ne semblent
Me manquer ce don primordial, le souffle vital,
Ni ces grands principes, eux-mêmes une espèce
D'éléments, d'agents, de petits pouvoirs,
Les auxiliaires, les vassaux de l'esprit humain.
Pas plus ne suis-je dénué de choses externes –
Formes, images – ou de beaucoup d'autres soutiens
De moindre prix, bien que gagnés au prix d'efforts,
Et si profitables à la gloire future du poète.
Du temps, un lieu, des mœurs, voilà ce que je cherche,
Et que je trouve en abondance – mais nulle part rien
Qui se distingue et que je puisse retenir définitivement.

Pas une seule grappe de ces noms encore dans les mémoires,
Et qu'avec une absolue confiance je rêve de rappeler
De là où ils vivent bannis et seuls afin
Qu'ils n'aient d'autre prison que le cœur des hommes
Qui vivent aujourd'hui, ou vivront dans les temps à venir.
Parfois je m'égarais et – ce que je redoute ! – je confonds
La fière marée du printemps avec la houle de la mer,
Je choisis un thème anglais, quelque ancienne
Epopée romantique que Milton n'a pas célébrée ;
Et plus souvent, je me repose en un lieu tranquille,
Dans les bois de la chevalerie, jouant de la flûte
Parmi les bergers, en compagnie des chevaliers
Qui se reposent, assis près d'une fontaine,
Et j'écoute leurs récits.

Parfois, plus gravement ému, je raconterais volontiers
Comment Mithridate fut vainqueur, qui franchit le Nord,
Et qui, dissimulé dans les brumes du temps, devint
Cet Odin, père de la lignée par laquelle
Périt l'empire Romain ; comment les amis
Et compagnons de Sertorius, sortis en fuite de l'Espagne
Trouvèrent refuge aux Îles Fortunées,
Où ils laissèrent leurs coutumes, leurs arts, leur lois
Pour disparaître peu à peu dans une lente agonie,
Pour diminuer, et l'un après l'autre mourir,
Affamés entre ces limites étroites – mais jamais
L'esprit de liberté, qui quinze cents ans durant
A survécu, quand les Européens débarquèrent
Avec leur génie et leur force irrésistibles,
N'a maintenu telle la peste son empire, ni offert
La mort après un glorieux déclin à cette race
Qui ne vit naître que des héros. Ou bien j'écrirais
Comment en des temps despotiques un inconnu
Dont n'ont pas souvenir les chroniques royales,
A souffert en silence, par amour de la vérité ;
Comment ce Français, grâce à son inlassable et puissante
Méditation sur les actes inhumains perpétrés
Par les premiers conquérants des îles indiennes
Est venu, assumant seul sa mission, de l'autre
Côté de l'océan – non pour reconforter les opprimés,
Mais pour rôder, tel un vent sec, autour des oppresseurs,
Et leur lancer des sarcasmes ; comment Gustave a trouvé
Le secours qu'il cherchait dans les mines de Dalécarlie ;
Comment Wallace s'est battu pour l'Ecosse et laissa le nom
De Wallace éclore pareil à la fleur sauvage
Sur toute la terre qu'il chérissait, et laissa des hauts faits
De Wallace la famille de fantômes peupler
Les rochers escarpés et les berges des rivières,
Leur sanctuaire naturel, avec un parfum si particulier

D'indépendance et de liberté solennelle.
Parfois il me plaît davantage de forger
Un conte né de mon propre cœur, plus proche
De mes passions intimes, de mes pensées quotidiennes,
Quelque histoire bigarrée, essentiellement spirituelle
Et qui tutoie les plus douces choses.
Mais toujours de glaçantes mises en garde s'ensuivent,
Et tout le beau tressage semble alors manquer
De fondation, et de plus m'apparaît tout entier
N'être qu'une ombre creuse, insignifiante.

Puis, dernier souhait –
Mon ultime, ma favorite aspiration –
Je brûle d'écrire un poème philosophique
Célébrant la vérité qui illumine notre vie quotidienne
Par des méditations enflammées issues des tréfonds
Les plus intimes du cœur des hommes, des vers immortels
Brillamment assortis aux sons de la lyre d'Orphée ;
Mais de cette pesante mission je ne tarde pas
A me dérober, je me rassure avec l'idée
Que de plus douces années verront mon esprit mûrir
Et s'accroître ma lucidité intérieure.
C'est pourquoi chaque jour j'essuie
Les sarcasmes du vice et de la vertu, qui sont
D'un même sang, privé de talent que je suis pour
Distinguer entre une vague aspiration que l'ambition nourrit
Et l'étincelle irrésistible du génie ;
Entre la timide volonté et la prudence ;
Entre la circonspection et le délai sans fin.
L'humilité et la fausse modestie, elles-mêmes
Se jouent de moi, et servent souvent de masque
A un plus subtil égoïsme qui à présent
Paralyse mes facultés : stérile prudence
Dont l'œil plus qu'inquiétant me trouble,
Son activité trompeuse neutralise
La simplicité et l'évidence de la vérité.
Oh ! qu'il vaut mieux, et de loin, s'égarer avec volupté
Ici ou là, par les champs et les chemins de campagne
Sans chercher à garder aucune trace des heures dédiées
A rêver librement ; indifférence impunie
Pour toute chose, vacance, loisir revendiqué.
Il est encore meilleur de n'avoir jamais entendu le nom
Du zèle et de la noble ambition, que de vivre
Ainsi égaré par un esprit qui toutes les heures
Abandonne lâchement son ouvrage, puis reprend foi,
Avant qu'une pensée creuse ne l'assaille
Et vienne peser comme un interdit sur ses espérances.
Tel est mon lot ; en effet : soit je trouve toujours
Que le thème choisi n'est pas parfait,

Soit je découvre l'exigence énorme d'un accomplissement
Absolu – cette exigence est telle en moi-même
Qu'effrayé, je me détourne et m'incline, et préfère
L'indolence à ma vaine perplexité, ne tirant
Aucun profit de mon voyage vers la tombe,
Ainsi le mauvais intendant qui a reçu beaucoup
Et ne rend rien en retour.

Etait-ce pour en arriver là
Qu'une rivière, la plus belle de toutes, aimait
Au chant de ma nourrice mêler ses murmures,
Et qu'à l'ombre des aulnes, depuis les cascades rocheuses,
Depuis les gués, les hauts-fonds, elle émettait une voix
Qui s'écoulait le long de mes rêves ? Est-ce pour ça,
O Derwent, qui as traversé les étendues vertes, près
Du doux lieu de ma naissance, que tu as, splendide courant,
Composé jour et nuit une musique infinie
Qui de son rythme régulier apaisait
Mon esprit capricieux, offrit à mes pensées la paix
D'une tendresse plus qu'enfantine, me procurant
Au milieu des demeures angoisseuses de l'homme,
Une idée, un faible aperçu du calme
Que répand la nature par les collines et les bois ?
Quand, ayant quitté ses montagnes pour les tours
De Cockermouth, arriva ce beau courant,
Il passa derrière la demeure de mon père, tout près,
Bordant de peu les allées de notre jardin.
C'était un compagnon que nous chérissions –
Oh ! combien de fois, moi l'enfant de cinq ans,
Le garçon nu dans un ruisselet délicieux,
Dans un bief éloigné du courant principal,
Je me baignai longuement, tout un jour d'été,
Offert au soleil, je plongeais puis m'offrais à nouveau,
Alternativement tout un jour d'été ; ou bien je courais
Sur les plaines sablonneuses, traversant du séneçon
Les bouquets jaunes ; ou quand les cimes, les collines,
Les bois et au loin les pics élevés du Skiddaw
Bronzaient sous le puissant rayon, je me tenais debout,
Seul sous le ciel comme si, rejeton
Des plaines indiennes, je m'étais capricieusement
Echappé de la tente maternelle pour me dépenser :
Moi le sauvage nu dans les pluies de l'orage.

Heureuse semaison pour mon âme ; je grandis,
Instruit également par la beauté et l'effroi,
Très favorisé en mon lieu natal, et non moins
Dans ce très cher vallon vers lequel sans tarder
Je fus amené. Je rappelle sans mal à mon souvenir
(C'était à un jeune âge, avant même que j'aie connu

Neuf étés) ces jours où sur les versants des montagnes
Le gel et le souffle du vent glacé avaient saisi
Le dernier crocus de l'automne, alors j'aimais tant
Errer la moitié de la nuit au milieu des falaises
Et des ravins glissants où couraient les bécasses
Le long des champs ouverts de gazon. Alors,
Les collets pendant aux bras, je me voyais,
Je me rêvais le combattant des falaises. Sur les hauteurs,
Filant pour échapper aux collets, j'abrégeai
Ma terrifiante escapade, me dépêchant, fuyant
En avant de plus en plus vite. La lune et les étoiles
Brillaient au dessus de ma tête ; j'étais seul,
Et j'eus le sentiment que c'était moi qui perturbais
La paix qui régnait entre elles. Parfois il arrivait
Lors de ces promenades nocturnes qu'un puissant désir
Domine ma raison, et l'oiseau
Qu'un autre s'efforçait déjà de rendre captif
Devenait ma proie ; puis quand la chose était faite,
J'entendais, dans la solitude des collines,
Une faible respiration me poursuivre, et l'écho
D'imperceptibles mouvements, et des pas
Presque aussi silencieux que l'herbe qu'ils foulaient.

Aussi souvent, au printemps, quand sur tes berges du sud
Le plein soleil a fait sortir de son écrin de feuille
La fleur de primevère, quand les vallons
Et les bois s'étaient réchauffés, alors j'étais un pillard
Sur les hauts plateaux, sur les pics solitaires,
Partout où parmi les montagnes et le vent
L'oiseau avait bâti son nid. Et toutes misérables,
Toutes honteuses que fussent mes intentions, mon but
N'en était pas ignoble. Oh ! quand j'étais suspendu
Au dessus du nid des corbeaux, accroché aux touffes d'herbes,
Ou bien aux failles dans les rochers glissants,
Bien qu'à peine soutenu, et presque, eût-on dit,
Balancé par le vent qui soufflait avec force,
L'épaule contre l'arête nue, oh, à ce moment
Où je planais seul sur les bords périlleux,
Quelle étrange parole articulait le vent sec et bruyant
Qui soufflait dans mes oreilles. Le ciel ne semblait plus
Un ciel terrien ! et avec quelle vigueur filaient les nuages !

L'esprit humain est conçu pareillement au souffle
Et à l'harmonie de la musique ; il s'y opère,
Dans l'ombre une tâche inconsciente qui raccommode
Les éléments discordants, et les fait se mouvoir
Ensemble ainsi qu'un ballet. Ah, moi ! pour qui toutes
Les terreurs, les tristesses du jeune âge,
Les regrets, les outrages, les lassitudes, que toutes

Les réflexions, les sentiments qui dans mon esprit
Ont infusé, auraient dû depuis toujours bâtir
L'existence paisible dont je jouis lorsque j'honore
La dignité de mon être. Célébrons le résultat !
Et malgré tout merci pour les moyens ! Mais je crois
Que souvent la nature, quand elle souhaite
Concevoir un être doué, dès que s'est levé
Le soleil de l'enfance, ouvre le rideau des nuages,
Comme déchirés par l'éclair, pour le trouver et lui rendre
Les plus agréables visites ; mais aussi,
Visant joyeusement le même but,
Il lui plaît parfois d'employer
De plus sévères moyens, un traitement
Plus éprouvant – ainsi s'y prit-elle avec moi.

Un soir (sans doute elle guidait mes pas)
J'embarquai seul sur le canot d'un pasteur,
Un esquif amarré au tronc d'un saule
Dans une grotte de pierre, son port d'attache.
C'était non loin des rives de Patterdale, un vallon
Auquel j'étais inconnu, c'est là qu'accourut
L'écolier aventureux pendant ses vacances :
Je cheminai depuis l'auberge du village,
A peine eus-je aperçu le petit esquif,
Découvert par un hasard inattendu
Que je dénouai l'amarre et montai à bord.
La lune était haute et le lac brillait, lumineux
Au milieu des montagnes chenuées ; je m'écartai
Du rivage, frappant l'eau de mes rames, frappant encore,
En rythme, et mon petit bateau se mit en route,
Tel celui qui avance d'un pas distingué
Bien que la vitesse l'enivre.
Presque inconscient, furtif, mon acte
M'emplissait d'un bonheur coupable, et ce n'est pas
Sans le murmure de la montagne, ses échos,
Que mon bateau s'avavançait, laissant
Derrière lui, de chaque côté, immobiles,
De petits cercles brillant mollement sous la lune,
Jusqu'à ce qu'ils se confondent, ne formant plus
Qu'un seul chemin de lumière étincelante.

Une crête de pierre se dressa
Au dessus de la caverne au saule
Et désormais, comme il convient à qui
Fièrement rame et du mieux qu'il peut, j'attachai
Mon regard au sommet de la crête rocheuse,
La limite de l'horizon – car derrière
N'étaient que les étoiles et le ciel gris.
O ma féérique embarcation ! J'enfonçai avec plaisir

A pleins bras mes rames dans l'eau silencieuse
Et quand après l'effort je les relève,
Ma barque fend l'eau tel un cygne emporté.
Soudain, d'au-delà cette crête rocheuse (à partir donc
De la limite de l'horizon) une immense falaise,
Comme animée d'une volonté de puissance,
Dresse la tête. Je rame et rame encore, et sa stature
Ne cessant pas de s'accroître, l'immense falaise
S'interpose entre les étoiles et moi, toujours
D'un pas régulier, comme un être animé
Lancé à ma poursuite. Tout tremblant je fais demi-tour
Puis sur les eaux silencieuses me hâte
En direction de la caverne et de son saule.
Là je laisse ma barque, en son lieu d'amarrage,
Puis m'en retourne au travers des champs, rempli
De pensées graves et sérieuses ; après que j'eus assisté
A ce spectacle, pendant de nombreux jours ma tête
Fut agitée par l'étrange et faible pressentiment
De modes d'être inconnus. Les ténèbres
Avaient pris place en mon esprit – disons : solitude,
Ou désertion totale. Plus de forme rassurante
Des objets quotidiens, l'image d'un arbre,
De la mer ou du ciel, ni la verdure des champs ;
Mais de puissantes, d'écrasantes formes, ne vivant pas
Comme les hommes, lentement s'agitèrent en mon esprit
Tout le jour, et vinrent perturber mes rêves.

Sagesse et esprit de l'univers,
Toi l'âme qui es l'éternité de la pensée,
Qui insuffles la vie aux formes et aux images
Et l'animation perpétuelle. – Non ce n'est pas
En vain que depuis les premiers rayons de l'enfance
De jour ou à la lumière des étoiles
En moi tu as tressé ensemble
Les passions qui élèvent notre âme humaine
Non pas avec les vulgaires tâches des hommes
Mais avec des objets élevés, des choses résistantes,
Avec la vie et la nature, purifiant ainsi
Les éléments du sentiment et de la pensée,
Tandis que cette discipline rendait à leur sainteté
Tant la douleur que la peine, jusqu'à ce que soit découverte
Une éminence dans chaque battement du cœur.
Cette intimité, ce n'est pas sans une largesse retenue
Qu'elle me fut consentie. Certains jours de novembre,
Quand les brumes qui dévalaient les pentes
Accroissaient la solitude des lieux, au milieu des bois
A midi ou dans le silence des nuits d'été
Quand longeant le bord du lac tremblant
Au pied des lugubres collines, je m'en retournais à la maison

Solitaire, je m'adonnais à ce commerce
– Je l'entretenais au travers des champs, le jour, la nuit,
Et tout l'été durant auprès des lacs.

Et durant la saison des glaces, quand le soleil
Était couché, que l'on voyait bien des miles à la ronde
Les fenêtres des cottages s'embraser dans le crépuscule
Je ne répondais pas à l'appel. En effet, quels moments
De bonheur c'était pour nous tous – et pour moi
Un moment d'extase ! Claire et sonore
La cloche du village sonnait six heures ; je rebroussais chemin
Fier, exultant comme un jeune cheval
Qui ne se soucie plus de l'écurie. Chaussés d'acier
Nous faisons crisser nos patins le long des pentes givrées,
Réunis en nos jeux ; nous imitions la chasse
Et ses plaisirs sylvestres : le cor qui retentit,
La meute qui aboie bruyamment, le lièvre pourchassé.
Ainsi dans le froid et la nuit nous courrions
Sans qu'une seule voix ne se relâche. Notre tapage
Retentissait alors dans les précipices,
Les arbres nus, les crêtes gelées tintaient
Comme du métal, alors que les collines lointaines
Au tumulte mêlaient les sons inconnus
De la mélancolie, que nous reconnaissons bien –
Et ce pendant que les étoiles
Scintillaient clairement à l'est et qu'à l'ouest
L'orangé du couchant achevait de s'éteindre.

Souvent il m'arrivait de fuir ce vacarme
Vers une baie silencieuse, ou bien par fantaisie
Je détournais mon regard, quittant la bruyante assemblée
Pour courir à travers le reflet d'une étoile
Qui scintillait sur la glace. Et de nombreuses fois
Quand nous avons livré nos corps au vent,
Que les rivages obscurs d'un côté et de l'autre
Fondaient sur nous à travers la nuit, sans cesser
D'achever leur tourbillon rapide, alors d'un coup
Je stoppais net, me redressant sur mes talons.
Mais les falaises solitaires, sans fin
Tournoyaient autour de moi, comme si la terre effectuait
Sa ronde diurne dans un élan visible ;
Elles s'assemblèrent derrière moi en un cortège solennel
De plus en plus lent. Debout je regardai jusqu'à
Ce que tout fût tranquille, tel un sommeil sans rêve.

O vous, présences de la nature, dans le ciel
Ou sur la terre, vous visions des collines, et vous
Ames des lieux solitaires, oserais-je dire
Que votre ambition était médiocre quand vous avez pour moi

Conçu un tel projet, quand au fil de bien des ans
Vous qui m'avez ainsi hanté dans mes loisirs d'enfant
Dans les grottes, parmi les arbres, les bois, les collines,
Vous avez imprimé sur chaque forme les traits
Du désir ou du danger, et ainsi avez fait
Que la surface du globe universel
Dans le triomphe et le plaisir et l'espoir et l'effroi,
S'anime ainsi qu'une mer ?

Il ne serait pas inutile que je poursuive
Mon thème au fil de tous les différents
Jeux et exercices auxquels l'année
Nous convoquait dans sa ronde délicieuse.
Nous étions une bruyante troupe ; dans le ciel le soleil
N'eût pu voir de plus belles vallées que les nôtres,
Ni de courses plus heureuses, exaltées,
Qui honorassent davantage les champs où elles étaient semées.
Ma voix sans réticence se remémorera
Les bois d'automne et les branches des noisetiers
Où pendent les grappes laiteuses ; la canne et la ligne
(Véritable symbole de la folie de l'espoir)
Qui d'un puissant enchantement nous a menés
De rochers en flaques, là où, tout le vert été,
Nulle étoile ne brille, vers les cascades oubliées
Parmi les ruisseaux qui sinuent dans les montagnes.
Inextinguibles souvenirs ! – Il me semble à présent
Que j'ai retrouvé mon cœur d'alors, avec lequel je sentais,
Perché au sommet des collines les après-midi ensoleillés,
Le cerf-volant, très haut, dans le moutonnement des nuages
Tirer comme un coursier impatient sur sa rêne ou bien
Quand je le lançais depuis les prés les jours de grands vents
Je le regardais affronter le vent et puis soudain
S'écraser par terre, recraché par la tempête.

Et vous, humbles maisons où nous demeurions,
Vous m'avez offert un traitement bien particulier,
Une sainteté, une protection, un amour !
Pourrais-je vous oublier, vous qui fûtes
Si belles au milieu des agréables champs
Où vous vous dressiez ? Et comment ne pas rappeler
L'entière et juste bienveillance avec laquelle
Vous nous dispensiez les plus simples plaisirs ? Déjà,
Vous possédiez vos propres délices et réjouissances.
Fervents et jamais lassés nous reprenions
Nos amusements domestiques auprès du feu de tourbe,
Le soir, quand avec le crayon et l'ardoise
(Divisée en petits carrés, et remplie
De croix et de chiffres griffonnés),
Front contre front, nous complotions, nous intriguions

En des querelles bien vulgaires pour être dites en vers ;
Ou, autour de la table nue, en bois blanc comme neige,
Erable ou merisier, assis côte à côte,
Au combat – mouche ou whist – nous menions
Une armée aux côtes puissantes, non pas
Comme en ce monde négligée, ingratement éconduite
Pour les services mêmes qu'elle a rendus,
Mais ménagée au cours de bien de longues campagnes,
Troupe grossière dont nombre d'entre eux
Avaient changé de fonction – certains, cartes plébéiennes
Que le destin avait honorées au delà des promesses
De la naissance, et désignées pour représenter
La personne de puissants défunts.
Oh ! avec quel bruit elles tombaient sur la table !
Ironiques diamants ! – trèfles, cœurs, carreaux, piques,
Une congrégation de vieux frères pitoyables !
C'était une bien pauvre matière pour nos esprits d'enfants.
Ces valets noirs de suie, déchus, expulsés
Avec sarcasmes et moqueries tel Vulcain chassé du Paradis ;
L'as suprême, comme une lune en son éclipse ;
Les dames brillaient des derniers rayons de leur splendeur,
Et les monarques, endurcis par les outrages qu'avaient
Essuyés leurs royaux visages. Pendant ce temps, à l'extérieur
La pluie épaisse s'abattait, ou bien le gel
Serrait amèrement ses crocs vifs et silencieux,
Et puis, interrompant le jeu passionné,
Du proche lac d'Esthwaite, la glace qui se détachait
En glissant précipitamment vers l'eau faisait entendre
Parmi les prés et les collines ces longues
Et lugubres plaintes, on eût dit le tapage des loups
Quand ils hurlent ameutés autour du Golfe de Botnie

Je fus si scrupuleux pour raconter
Comment la nature, par une passion extrinsèque a d'abord
Peuplé mon esprit de formes belles et grandes
Et m'a fait les aimer, que je ne puis non plus oublier
Quels autres plaisirs furent miens et quelles joies
Dont l'origine est plus subtile ; comment j'ai senti
Très souvent, même en cette époque orageuse
Les mouvements sacrés et purs de la raison
Qui dans leur simplicité semblaient capables
De séduire l'esprit – si je ne m'égare pas,
Ce tranquille délice procède sans doute
De ces toutes premières affinités qui accordent
Notre récente existence aux choses existantes
Et constituent à l'aube de notre être
Le trait d'union entre la vie et la joie.

Oui je me souviens quand la terre changeante
Et deux fois cinq années avaient imprimé en mon esprit
Les visages de l'année qui s'écoule, même alors
Un enfant, j'entretenais un commerce inconscient
Avec l'éternelle beauté, où je m'abreuvais
D'un plaisir purement sensuel dans ces lignes
De brouillard bouclé, ou bien dans la plate étendue
Des eaux que colorent les nuages en suspension.

Les sables de Westmorland, les anses, les baies
Des rivages rocheux de Cumbria, tous peuvent témoigner :
Quand la mer se défaisait des ombres du soir,
Qu'à la hutte du berger dessous les crêtes,
Elle annonçait tendrement la lune montante,
Comment (enraciné que j'étais dans la tendresse
Du penser) je restais étranger
A cette magie, ne reliant à ce spectacle
Aucun souvenir conscient d'une vue similaire
Et n'apportant avec moi aucun sens particulier
De tranquillité ou de paix. Et pourtant, pendant même
Que mon œil glissait le long de trois lieues
D'eau scintillante, je restais là, récoltant, eût-on dit,
Au creux de chaque maille de ce champ de lumière
Un nouveau plaisir, ainsi l'abeille parmi les fleurs.

Et souvent lors de ces accès d'une joie commune
Qui durant toutes les saisons des courses d'un enfant,
Sont des soutiens dévoués, jeté dans ce bonheur étourdissant
Qui agit comme une tempête le long du sang
Puis se laisser oublier, alors même je percevais
Des rayons comme reflétés par un bouclier. La terre
Et la simple face de la nature me parlaient
De choses inoubliables – à la faveur, il est vrai,
De rencontres dues au hasard et d'accidents curieux
(Comme ces unions d'êtres mal assortis – l'œuvre, dit-on
De fées maléfiques) mais non pas vains
Ni stériles quand par bonheur ils imprimaient
Les apparitions et les objets coïncidents,
Alors presque inertes et condamnés au sommeil
Jusqu'à ce qu'une saison plus mûre les rappelle
Afin qu'ils imprègnent l'esprit et l'élèvent.
Et si la joie commune, de son propre poids
S'épuisait elle-même et disparaissait de la mémoire,
Les scènes qui furent les témoins de cette joie
Persistaient dans leurs traits fondamentaux
Représentées dans l'esprit, et demeuraient
Présentes à l'œil, vision quotidienne. Et ainsi
Grâce à la discipline impressionnante de la peur
Grâce au plaisir et au bonheur répété –

Si fréquemment répété – et grâce à la force
Des sentiments obscurs qui représentent
Des joies oubliées, ces mêmes scènes
Si splendides et majestueuses en elles-mêmes
Bien que leur jour fût éloigné, à la fin
Devenaient familièrement chères, et toutes
Leurs teintes et leurs formes, par des liens invisibles
Étaient rattachées aux affections.

J'ai tôt commencé mon histoire, et je sens bien, j'avoue,
La faiblesse du coeur humain pour des jours
Que la mémoire a désavoués – qui précédant la reverdie
Fait éclore mes perce-neige parmi les neiges de l'hiver.
Il ne te semblera pas, cher ami, si prompt
A la sympathie, que j'aie trop rallongé
Par ma langue enthousiaste et faible un récit fastidieux.
Je n'eus d'ambition tout ce temps que de puiser
Des pensées fortifiantes dans le souvenir de mes jeunes années,
De stabiliser le balancier vacillant de mon esprit,
De susciter heureusement des reproches dont le pouvoir
Peut-être m'éperonnera, moi qui ai mûri en homme,
Dans mon honorable labeur. Pourtant ces espoirs devraient-ils
Être vains, et si par conséquent rien ne m'enseignait
A me comprendre moi-même, ou toi à connaître
Avec plus d'acuité comment est conçu le coeur
De celui que tu aimes, me faudra-t-il craindre de ta part
Quelque sévère jugement si je rechigne à laisser
Ces heures ressouvenues qui possèdent le charme
Des visions intérieures, des adorables formes,
Des douces sensations qui rejettent la vie en arrière
Et font presque de la plus tendre enfance
Une scène visible que le soleil domine...

Un but au moins aura été atteint jusqu'ici –
Mon esprit a été revivifié – et si cette humeur
Ne m'abandonne pas, je vais sans tarder raconter
Durant les années à venir l'histoire de ma vie.
La route s'ouvre simplement devant moi ; c'est un thème
Unique et dont les bornes sont fixées, c'est pourquoi
C'est lui que je choisis à présent plutôt que d'œuvrer
Sur un sujet plus vaste et plus varié.